

Entre 2011 et 2017, le prix Nobel a donné une série de conférences sur la littérature Shanghai, Yangzhou et Pékin. Quinze causeries en Chine pour transmettre un rapport vital aux livres et au monde

La sagesse orientale de J. M. G. Le Clézio

BERTRAND LECLAIR

Fruit d'une puissante amitié entre un écrivain et son traducteur, le professeur Xu Jun, qui préface le livre, *Quinze causeries en Chine* annonce dès son titre la tonalité calme et sereine que déploie J. M. G. Le Clézio, Prix Nobel 2008, dans ces interventions menées de 2011 à 2017 à Shanghai, Yangzhou ou Pékin. Les publics sont chaque fois différents, ce qui peut entraîner des redites d'un texte à l'autre, mais les thématiques aussi, ce qui élargit le champ d'on

parle « Universalité de la littérature », « Rapport entre la science et la littérature », « Imagination et mémoire... » : l'objectif premier reste d'illustrer et de célébrer une littérature vivante, que rien ne sépare du mouvement vital de l'existence où elle puise sa force et sa nécessité.

Dans le texte « La littérature et la vie », après s'être attardé sur la lecture « non pas par modestie » mais « parce qu'un écrivain est d'abord et avant tout un lecteur », d'autant que les choses lues, que nous le voulions ou non, « se substituent parfois à notre propre mémoire », Le Clézio en vient d'ailleurs à formuler une conception au fond très proustienne du geste d'écrire délivrant la vraie vie : « Ces éléments de ma vie, ces visages, ces paroles, ces odeurs sont au fond de moi, dans un réceptacle incroyablement profond et compliqué, et seule l'écriture, par son balancement, par son pouvoir presque magique, est capable de les faire resurgir. Il n'y a pas d'autre raison à ce besoin. » Sincère et dépouillé de toute prétention, le propos jamais hautain développe en revanche une haute ambition : transmettre ce rapport vital à la littérature et donc au monde, ce qui implique en l'occurrence de dépasser les frontières culturelles et

linguistiques pour nouer les fils des échanges et participer, à la modeste échelle d'un écrivain écouté par des jeunes gens bienveillants, à la trame de l'avenir, qui sera interculturel ou ne sera pas.

D'évidence avide de ces échanges, l'auteur du *Chercheur d'or*

L'écrivain cite Li Bai (701-762), grand poète de la dynastie Tang : « Il y a un autre monde, qui n'est pas celui des hommes »

(Gallimard, 1985) ne cesse, au fil des années, d'approfondir sa connaissance de la littérature chinoise dans le même temps qu'il partage son expérience, n'hésitant pas à recourir aux souvenirs du lecteur qu'il fut durant les années essentielles, à ses yeux, de l'adolescence, lisant Cervantes, Shakespeare, Maupassant ou Rimbaud, « particulièrement Les Illuminations, qui à l'âge de 15 ou 16 ans me semblaient énigmatiques et magiques comme un langage des anges ». Une étonnante et réjouissante fraîcheur printa-

nière en résulte, et le lecteur a le sentiment de voir jaillir les pépites, comme autant de fleurs des champs, dans une pensée libre de ne plus éprouver le moindre besoin d'en remonter à qui que ce soit.

Ainsi de cette « mémoire de l'avenir », qui surgit spontanément après l'évocation des forêts profondes où se déroulait son tout premier roman, écrit à 7 ans, alors qu'il naviguait vers l'Afrique où retrouver son père à l'issue de la guerre (et le lecteur se souvient des merveilleuses premières pages d'*Onitsha* - Gallimard, 1991 -, dans lesquelles la langue roule et tangue au rythme même du navire emportant l'enfant) : « Depuis ce premier ouvrage, il me semble que j'écris toujours dans ce contre-temps, en avance, ou en décalage avec le réel. Comme si j'écrivais avec la mémoire de l'avenir. C'est, je crois, ce que je cherche toujours dans la littérature - la mienne, et celle que je lis -, cette part d'imprévu, de rêve, de vision que donnent les mots. (...) Dans les pages du livre, je guette ce qui s'en échappe, ce qui fait un bond en avant, ou un pas de côté. Il me semble que c'est cette part qu'on pourrait appeler l'imaginaire », écrit-il,

avant de basculer dans la littérature classique chinoise à l'aide d'un poème de Li Bai (701-762), grand poète chinois de la dynastie Tang : « Il y a un autre monde, qui n'est pas celui des hommes. »

À la préface de Xu Jun, étonnante par la précision recherchée dans le portrait tant d'un homme que d'une œuvre, répond en conclusion de l'ouvrage un « Final » de Le Clézio. Les deux textes en viennent à constituer les deux pieds de l'arche qui font aussi de ce volume un bel éloge de l'amitié : leur rencontre « aura marqué une vie », dit l'écrivain, même si elle n'aura eu lieu que dans « la part réflexive de la vie, cette part qu'on reçoit comme le dernier chapitre d'une histoire où se rassemblent, à la façon d'un bon roman, toutes les expériences et les fils de l'existence. Cette part qui est sans doute la plus brève et la plus fructueuse de notre vie ». ■

QUINZE CAUSERIES EN CHINE. AVENTURE POÉTIQUE ET ÉCHANGES LITTÉRAIRES, de J. M. G. Le Clézio, préface de Xu Jun, Gallimard, 208 p., 19,50 €. Signalons, sur J. M. G. Le Clézio, la parution de Le Clézio, l'homme du secret, d'Allette Arnel, Le Passereau, 160 p., 16,90 €.

EXTRAIT

« Quelques années plus tard (...) je lus pour la première fois l'écrivain Lao She [1899-1966], dans une traduction de Paul Bady : une collection de contes réunis en français sous le titre de Gens de Pékin. Plusieurs de ces contes furent pour moi une révélation. Ils mettaient en scène des gens modestes de la capitale chinoise, dans un esprit proche du réalisme à la manière des contes de Maupassant ou de Steinbeck, mais chargés d'une émotion et d'un sentiment de nostalgie qui étaient propres à Lao She. Je me souviens particulièrement de la lecture du "Croissant de lune", qui met en scène la vie d'une femme maltraitée par sa belle-mère jusqu'à décider d'en finir avec la vie. (...) Ce qui différencie Lao She des écrivains européens, c'est la relation qu'il entretient avec la mémoire. Il y a chez cet écrivain d'origine mandchoue une mélancolie constante, liée à la mémoire de sa propre vie et à la situation que connut sa famille lors des purges politiques. Il partage avec quelques grands écrivains de la littérature universelle (Proust, Joyce, Faulkner) une mélancolie pour un monde qui, au moment où ils écrivent, est déjà disparu. Ce sentiment, je puis dire que je le connais moi-même, puisque j'appartiens à une tribu en voie de disparition, celle des Monturiciens d'ascendance française, qui fut longtemps orgueilleuse et dominante, et aujourd'hui est submergée par la modernité. »

« RENCONTRE AVEC LA LITTÉRATURE CHINOISE », DANS QUINZE CAUSERIES EN CHINE, PAGES 111-113